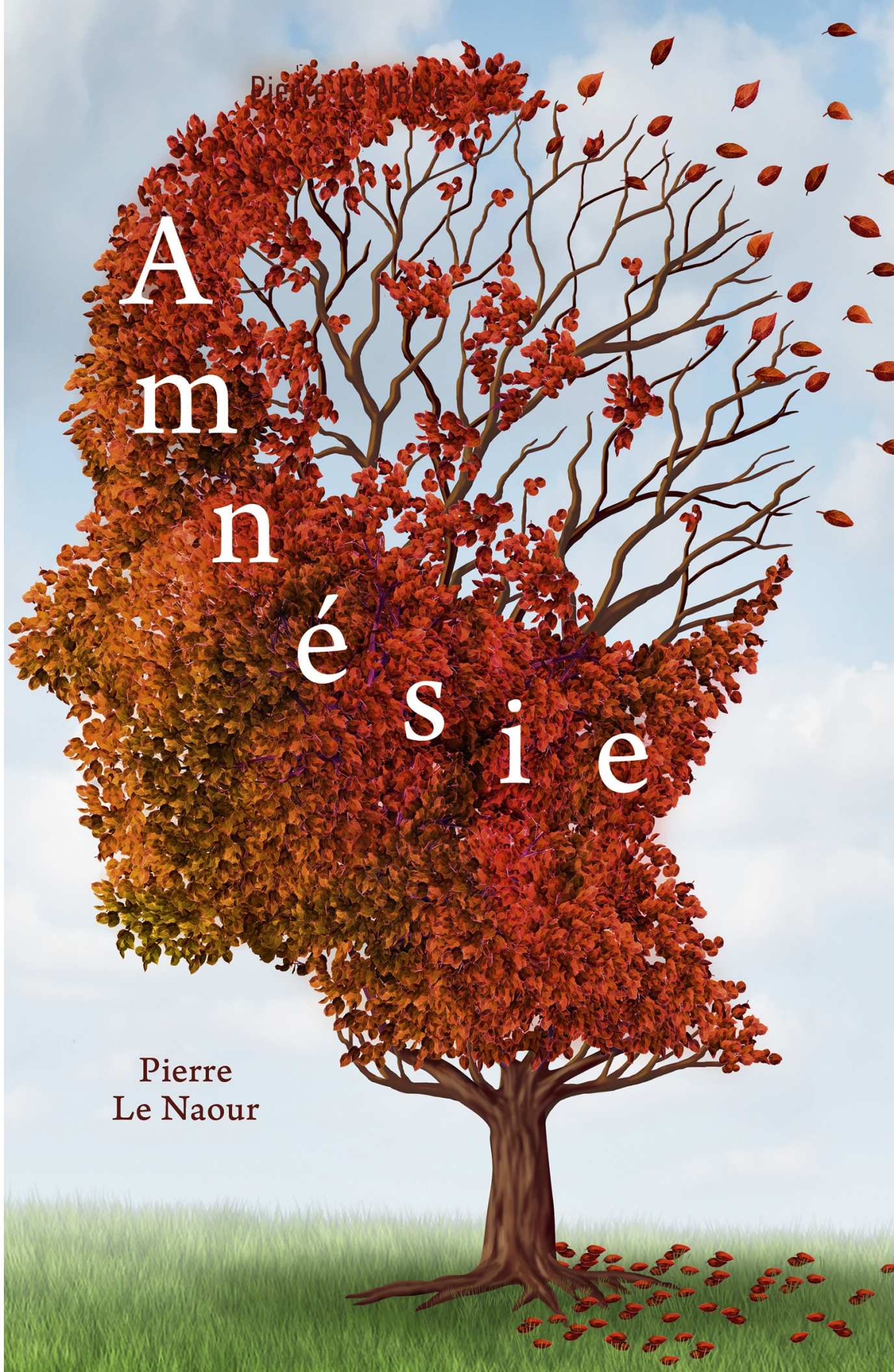


Pierre Le Naour

Amnésie

Pierre
Le Naour



Pierre Le Naour

Amnésie

© Pierre Le Naour, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6374-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Littre : Amnésie : perte partielle ou totale, temporaire ou définitive de la mémoire.

1

Belle-Île-en-Mer rutilait, comme une perle au milieu d'un écrin, au grand soleil de juillet.

Renaud et Alice dominaient Le Palais du haut de la citadelle, leurs VTT à la main. Ils plongèrent, ensuite, vers Sauzon, pour y passer la nuit à l'issue de leur tour de l'île par les sentiers douaniers. Ils avaient quitté la canicule parisienne pour s'aventurer dans ce petit paradis breton afin de retrouver un semblant de nature originelle. La nuit était douce, ils flânèrent le long des quais entre les fantômes des bateaux au repos et l'étal des peintres couvrant inlassablement leurs toiles de ces paysages de mer, de bateaux en détresse, d'ancres rongées par la rouille et de mâts en folies. Quelques écrivains locaux, en quête de dédicace, étalaient, passifs, leurs dernières parutions. Renaud se saisit d'un petit ouvrage, illustré de formes et de créatures étranges, que l'on trouve bien souvent dans les légendes celtiques. Le texte, mélangeant passé et actualité, sensibilisait à un avenir incertain.

L'auteur enfermé dans un songe était modestement vêtu de ses habits de mer. Il leva ses yeux bleus sur Renaud :

— Ne vous gênez pas, vous pouvez le feuilleter !

Renaud entreprit la lecture d'un paragraphe.

— Quel est son prix ?

L'homme haussa les épaules.

— Quinze euros.

— De quoi ça parle ?

— De l'histoire d'un marin que le diable a attiré sur des récifs, parce qu'il n'a pas respecté la mer qui le nourrissait tous les jours.

— C'est d'actualité !

— Exactement, celui qui veut profiter de tout ce que la nature lui offre, sans participer à sa préservation, verra la source de sa nourriture s'épuiser sans espoir de retour. Plus de quarante pour cent des espèces qui peuplent la mer ont déjà disparu.

— Et votre héros est mort !

— Non, sa punition a été plus terrible que ça. Tout son équipage a péri et lui seul a été épargné. Depuis, il erre, accablé par le remords, le long des côtes. On

l'aperçoit les soirs de tempête, condamné à labourer la mer jusqu'à la fin des temps pour la réensemencer, parce que le diable lui a donné la vie éternelle.

— Vous avez l'imagination fertile. Je dois reconnaître que c'est dans l'air du temps. Je me pose comme vous la question du futur de notre planète. Chaque nouvelle année, épuise un peu plus nos ressources naturelles et repose la question de nos modes de vie.

— Quelle est votre profession ?

— Architecte salarié. J'ai été recruté par une grosse structure dès l'obtention de mon diplôme.

Le vieil homme poursuivit, les yeux pétillants de malice :

— Quel plus grand danger pour la planète que l'urbanisme et les promoteurs de tous poils ! Chaque mètre carré construit est un mètre carré de verdure en moins.

— Vous avez parfaitement raison, mais j'ai choisi ce métier pour sa créativité, comme vous qui écrivez. Je le prends.

— Je vous remercie, bonne lecture, mais je ne vais pas vous le céder sans une dédicace. Avez-vous une préférence pour un nom ?

Renaud désigna sa compagne de la main.

— Alice.

Le jeune couple s'éloigna pour gagner la crêperie la plus proche. La nuit ne fut pas assez longue pour que Renaud saute d'un chapitre à l'autre. À l'aube, les yeux lourds de sommeil, il referma le livre sur la dernière page, en quittant à regret ce beau conte qui lui ouvrait les mystères du cœur et de l'esprit de son auteur et il s'endormit, sur un terrifiant rêve prémonitoire : le ventre de la terre s'ouvrait en absorbant toute l'eau. Tout ce qui était caché sous la surface liquide réapparaissait, révélant le saccage de l'homme sur la planète. Des plus hauts sommets aux abysses les plus profonds, les vingt kilomètres de dénivelé exposaient les ravages que l'activité humaine avait laissés. Cités englouties, épaves jonchant le fond des mers, continents entiers de détritiques, villes dévastées par les guerres, lits de fleuves repoussants de saleté. Un urbanisme galopant avait couvert tous les espaces vierges. Effrayé, par cette vision apocalyptique, il avait poussé un cri, tout en glissant du lit.

Le soleil était déjà haut dans le ciel et Alice n'était plus à ses côtés. Il se dirigea vers la salle de bains, mais celle-ci était vide. En constatant que les palmes, le masque et le tuba avaient disparu, il présuma qu'elle était partie découvrir les fonds du côté de l'Apothicaire. Peut-être même, voler quelques ormeaux. Il attendit midi, pensant la voir revenir contente de sa pêche. Mais

Alice ne réapparut pas. Il partit à sa recherche et ce n'est qu'après avoir arpenté les lieux où elle plongeait habituellement qu'il alerta la gendarmerie.

Le brigadier Le Bihan l'invita à s'asseoir dans le local nu équipé d'une table et de deux chaises :

— Nom, prénom, adresse.

L'angoisse gagna Renaud. Il ne s'était pas posé la question de sa culpabilité. Il resta sans voix, devant l'homme en chemise blanche et pantalon bleu.

— Je vous écoute ?

Il hésita, ne sachant par quoi commencer.

— Euh ! je m'appelle Renaud.

— C'est votre nom de famille ?

— C'est mon seul nom.

— Je ne comprends pas.

— C'est-à-dire que c'est à la fois mon nom et mon prénom.

Le brigadier s'impatienta.

— Présentez-moi vos papiers s'il vous plaît.

Renaud déposa sa carte d'identité, son permis de conduire, sa carte vitale sous le nez du gendarme qui suffoqua.

— Désolé, mais je n'ai jamais été confronté à une telle situation.

— Et pourtant c'est mon identité. Ce qui semble être un prénom est mon nom.

— Quel était le nom de vos parents ?

— Je n'ai pas de parents ?

— Allons donc, nous avons tous des parents.

— Sauf moi !

— Et pour quelle raison ?

— Une inconnue m'a découvert devant le porche d'une église avec autour du cou une médaille en métal gravée au nom de Renaud. L'assistance publique m'a déclaré à l'état civil sous cet unique patronyme.

Le brigadier secoua la tête.

— Admettons. Vous avez un nom qui sert de prénom et l'inverse. Pas de parents. Votre adresse.

— 1024, rue de l'Amiral Roussin Paris XVe

— Quel est l'objet de votre déclaration ?

— Alice, la jeune femme qui partage mon existence et qui m'accompagne pendant mon séjour à Belle-Île-en-Mer est partie à la pêche ce matin et n'est pas rentrée alors que je l'attendais à midi.

— Quel est son nom de famille ?

— Je n'en sais rien !

Cette fois, le brigadier se demanda à qui il avait à faire. Il quitta la pièce et revint accompagné de l'adjudant Brulé, qui s'adossa à la paroi, les bras croisés sur la poitrine.

— Voilà mon adjudant, ce monsieur venu déclarer la disparition de sa compagne ne connaît pas son nom.

Renaud, tendu à l'extrême, tourna son regard effaré vers le supérieur. Ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à cette incompréhension. Mais il ne s'était jamais préoccupé du nom d'Alice. Il comprit que quoi qu'il dise, il s'empêtrerait dans des explications inutiles. Il balbutia.

— Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne connais que son prénom : Alice. Nous vivons ensemble dans la plus totale indépendance, financière et morale. Nous partons chaque matin rejoindre nos postes respectifs, nous rentrons le soir, nous partageons les tâches ménagères, nos repas, nos nuits, nos sensibilités artistiques et rien de plus.

— Depuis combien de temps vivez-vous avec elle ?

— Trois ans.

— Et depuis tout ce temps, vous n'avez pas eu l'occasion de lui demander son nom ou de lire un papier lui appartenant, un message qui lui était adressé, de découvrir une fiche de paie, une ordonnance de médecin. Que sais-je ?

— Non, nous avons préservé notre intimité en nous réservant chacun une chambre, tout en partageant la grande pièce, la cuisine et la salle de bains. De telle façon qu'en cas de discorde on puisse se retirer chacun chez soi.

— Dans de telles conditions, qui me dit qu'Alice existe ? Vous vous êtes peut-être inventé une image pour meubler votre solitude ! Reconnaissez que c'est inhabituel.

Renaud dans sa bonne foi et sa naïveté n'imaginait pas qu'il faille fournir des preuves de l'existence de celle qui partageait ses jours et ses nuits. Il s'était livré en toute confiance, oubliant que le premier accusé est toujours celui qui dépose plainte. Il était tombé dans le piège tendu, comme un lapin dans un collet. Il murmura :

— C'est ce que vous pensez, alors que je suis mort d'inquiétude à son sujet.

— Nous allons entreprendre une battue à laquelle vous allez participer, mais avant vous allez nous conduire dans le village de vacances où vous louez un bungalow pour que nous procédions à une fouille complète.

— Mais bien sûr, je n'ai rien à cacher.

— Je l'espère pour vous.

Les gendarmes s'entassèrent dans le fourgon encadrant Renaud sur le siège arrière et prirent la direction du gîte.

Pendant le trajet, il repensa à sa naissance. Sans l'inconnue qui l'avait sauvé, il serait mort d'inanition. Depuis qu'il avait ouvert les yeux, qu'il avait poussé son premier cri, il se sentait en survie, comme un extra-terrestre descendu d'une autre planète qui n'arrivait pas à s'intégrer à la société humaine.

Le véhicule s'arrêta dans le village de vacances, devant la porte du bungalow. Il l'ouvrit, les gendarmes retournèrent tout ce qui se présentait à leur portée. Ils fouillèrent les sacs, les bagages, contrôlèrent le contenu de son portable avant de se regarder, désabusés. Aucun indice pour retrouver Alice.

Ils firent le tour des hébergements les plus proches. Mais personne ne se préoccupait de son voisin. Ils interrogèrent le gérant du site ainsi que le registre des entrées et des sorties qui mentionnait le nom de Renaud la veille, à 22 heures, dans un gîte pour quatre personnes. Le gardien se souvenait vaguement d'une silhouette à droite du chauffeur à la tombée de la nuit et aussi d'une femme qui avait quitté le village de vacances vers dix heures du matin, équipée d'un matériel de plongée. Mais le village qui regroupait soixante bungalows de deux à six personnes rendait difficile le contrôle des allées et venues.

L'adjudant Brulé se massa doucement les tempes avant de poursuivre ses investigations. L'affaire se présentait sous un étrange jour, dans lequel primait la mystification. Il lui revenait en mémoire des cas d'amnésie provoqués par le refus d'acceptation d'une situation embarrassante. Il supputait qu'un désaccord pouvait avoir rompu l'harmonie du couple et que Renaud dans un élan de détresse avait éliminé de sa mémoire l'existence d'Alice, spirituellement et peut-être physiquement. Il se retira avec ses hommes à l'écart des oreilles indiscrètes et fit le point. Les recherches furent entreprises dès le lendemain par la brigade au grand complet qui était accompagnée des maîtres-chiens, des plongeurs et des bénévoles de l'île.

L'inspection de la côte s'étendit de la pointe des Poulains aux aiguilles de Port-Coton où les imprudents se risquaient à plonger. Un hélicoptère patrouilla jusqu'à la tombée de la nuit. L'obscurité interrompit les recherches qui reprurent le lendemain, sans succès. Un portable, dont le répertoire était vide et des vêtements furent retrouvés sans qu'on puisse les attribuer à Alice.

Alice n'ayant laissé aucune trace et son corps n'ayant pas été retrouvé, les recherches furent abandonnées. Le mystère de sa disparition, resté entier, aboutit à la conclusion qu'il était fréquent que des personnes disparussent volontairement, pour changer de vie. Ce fut la conclusion du rapport de

gendarmerie.

L'étrangeté du comportement de Renaud, n'étant pas suffisante pour démontrer sa responsabilité dans la disparition d'Alice, ils le relâchèrent. Éprouvé et déchiré par la perte de la femme qu'il aimait, il reprit la direction de la capitale.